

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 38

Artikel: Soirée d'amateurs : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204492>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Ne pu pas, monsu; mā se vo volliâi mè bailli la cedula que vo z'âi contre mon père, le vo deri prâu.

— Ne pu pas, mon valet, n'è pas minna; mè faut l'allâ dere au monsu à quoüi l'è.

Et lo protiureu l'è z'allâ trovâ lo monsu.

— Serviteu, monsu. Ne sé pas cein que mè faut fêre avoué cliau dzein. Yé trovâ on bouébo que m'a fê dai drôlo dè complimein, yô ne vâyo gotta, et n'a pas volliu m'espliquâ cein que cein va à dere devânt que lâi bailliso la cedula.

— Oh la ! que fau-te fêre avoué cliau poure dzein. Teni-dè la cedula, et que vo z'espliquâ bin cein que vo z'a de.

Lo protiureu l'è don retornâ vè lo bouébo.

— Vâique la cedula. Ora, expliqua-mè vâi cein.

— Eh bin vouai, monsu. Mon père è z'allâ impronta de l'ardzein por vo paï. E-te pas z'allâ fêre on diabllio po ein défere ion ?

— Et ta mère ?

— Ah ! ma mère ? Eh bin, l'è z'allâie fêre au for po la senanna passâ; no z'ein impronta dau pan, ora le no faut rebailli; n'è que justo.

— Et ta chéra ?

— Oh ! ma chéra ? Sti an passâ, le chantâve et le dansive, et ora l'è au llif que m'a fê on nèvau que nion ne vâu.

C'est jour de fête. — Demain, dimanche, c'est la kermesse de La Sarraz. On fait très bien les fêtes à La Sarraz, savez-vous, et nous connaissons nombre de gens de la ville qui n'en manquent pas une.

Que de choses au programme ! Carrousel, avec des chevaux extra-dociles; roues aux pains de sucre et à la vaisselle, la fortune des ménages, tourniquets, quilles, boucles, etc., etc. A la cantine, service « militaire ».

« Accours, » dit au passant, à l'ami, le programme de la kermesse, que terminent quelques quatrains au tour original, signés H. S., ce qui veut dire : Henri Schüler, frère de Pierre Alin, le chansonnier bien connu des lecteurs du *Conteur*.

Accours à notre appel, forme des bataillons, Viens, prends part aux combats de nos paisibles lieux ; On s'y bombarde fort, mais à coups de bouchons, Et les pains qu'on reçoit sont de sucre ou d'épices.

Français vaudois. — Nous nous moquons souvent et avec raison du français fédéral. Le français vaudois n'a rien à lui envier.

Dans un rapport officiel sur l'élevage du bétail, rapport vieux de quelques années, l'auteur

FEUILLETEN DU CONTEUR VAUDOIS

2

SOIRÉE D'AMATEURS

MAINTENANT, dit-il, c'est le tour des... (avec dédain) jeunes, de donner. Qu'ils montrent aussi un peu de dévouement. Ah ! le dévouement ! de son temps, c'était de la monnaie courante. On ne comptait pas avec. Aujourd'hui, les... « nouveaux », ce n'est plus ça.

Cette fois, c'est bien fini, il tiendra bon ; il ne jouera plus.

Cependant à toutes les soirées il est sur la scène, à laquelle il fait ses adieux irrévocables. Il ne consentait d'abord à prendre qu'un tout petit rôle — pour rendre service, absolument — il a fini par obtenir l'un des principaux. Et voilà comme, pauvre victime de son dévouement, il se voit, chaque année, dans l'obligation de se laisser applaudir par un auditoire,... à qui, d'ailleurs, il n'est pas permis de manifester autrement ses sentiments.

OSCAR. — Le portrait suivant nous montre l'amateur qui n'a pas la moindre idée de l'art dramatique. Il se moque comme de colin-tampon du sens et du

constatait que ce qui nuisait le plus à l'élevage, c'est que nos paysans « regardent trop du côté du lait ».

Qui en veut ? — Annonce cueillie dans l'un de nos journaux :

« A vendre, à la suite d'une ruade qui a tué son propriétaire, un joli petit cheval de selle. »

Discretion. — Le directeur d'un théâtre peu fréquenté avait envoyé un bilet de fauteuil d'orchestre à l'un de ses amis, qui n'en usa pas.

Le lendemain, le directeur le rencontre :

— Pourquoi donc n'es-tu pas venu à la représentation d'hier ?

— Par discréction, mon cher ; j'ai craint de troubler ta solitude.

Ça ne mord pas. — Francis du Battiorêt, célibataire quasi fossile, est entrepris par l'aguchante Mlle Brinette :

— Voyons, monsieur Francis, ne songez-vous pas avoir un jour votre propre foyer ?

— Non, mademoiselle, je cuisine sur la lampe à esprit-de-vin.

Une belle peur. — La jeune Mme X., mariée depuis trois semaines à-peine, ne peut faire un pas sans son seigneur et maître. Comme elle l'a perdu de vue depuis une demi-heure, elle demande, tout anxieuse, à son frère à elle, s'il sait ce qu'il est devenu.

— Hélas ! ma pauvre sœur, lui fait ce pince sans rire de frère, je viens de le voir dans un assez vilain état : le cou serré dans un mouchoir, une lame d'acier sur la gorge, il écuma littéralement...

— Grand Dieu ! où donc est-il ?

— Chez le coiffeur.

Au-dessus de M. Forrer,

ou en revenant de la revue.

Un bellettron neuchâtelois, qui a assisté à la revue de Granges-Pacot, adresse la lettre que voici à l'un de ses amis.

Cher vieux,

JE t'ai quitté assez brusquement hier matin, mais j'allais voir le défilé ; il ne s'agissait pas de manquer son affaire !

Or donc, tu m'as vu lancé sur ma bécane dans la direction de Romont. Je filais comme la flèche par delà Riaz et d'autres lieux ; je craignais d'arriver trop tard et de revenir bredouille ! Zut !

caractère de la pièce. Il ne voit que son rôle et le remplit à son idée, comme il lui paraît ; presque toujours avec une grande naïveté.

C'est un fidèle habitué des représentations théâtrales du dimanche.

Seules, les scènes à grand effet, les rodomontades des mélodrames et les grosses farces ont quelque effet sur lui...

PAUL. — Lui procurent des jouissances « vraiment artistiques. »

OSCAR. — La comédie du jeudi, le « bassine ». *Les Deux Gosses* ont fait sa joie. Voilà sa pièce ! Il en a pris une indigestion.

Il lui faut des rôles bruyants, forcés, auxquels il ajoute encore, en toute sincérité, persuadé que c'est là le vrai secret de l'art.

PAUL. — Exemple : Doit-il pénétrer sur la scène par une fenêtre, il demandera s'il ne pourrait point, en entrant, briser un carreau ou renverser un meuble. « Le public se tordra », dit-il. Il en est même si sûr que, d'avance, il se « tord » lui-même dans un bruyant éclat de rire.

Bien heureux est-on quand il s'en tient là et qu'il ne brise pas une table ou quelques chaises à chaque répétition.

OSCAR. — Nous avons aussi l'amateur qui veut à lui seul remplir toute la scène — il appartient ordinairement au groupe des lettrés — Honni de ses camarades, dont il paralyse le jeu, dont il « coupe » tous les effets.

Bref, depuis les environs de Romont, on commence de rencontrer des troupes et des troupes, des files de canons, des voitures. Je m'aperçois que les routes vont être barrées aux cyclistes, motos, autos et tout ce qui s'en suit. Que faire ? Il faut devancer la troupe, si l'on veut tout voir.

Arrêté au contour d'un chemin avec un motocycliste, on se consulte.

— Moi, je vais prendre à travers champs, dit le moto.

— Y penses-tu ? (Tu sais, on se tutoie tous, sans se connaître, dans le genre sport !) Tu vas buter contre pas mal d'obstacles !

— Peuh ! avec ma machine on passe partout. Allons-y.

— Je te suis. A la garde, avec mon vélo bien en train...

Et nous voilà, dansant comme des fous, moi derrière la motocyclette, à travers tous les obstacles.

On finit par arriver à nos fins, toutefois. Nous voici en avant de la colonne, en plaine, là où ils ne peuvent manquer de passer. Le défilé se fera ici, dans toute sa longueur, nous assurons-nous. Il serait loisible de le contempler, mais où se percher ? Bientôt tout sera envahi et les ordres sont stricts ; on ne se met pas où l'on veut.

Moi, j'avise en plein milieu de la plaine, deux chênes élevés et portant branches presque jusqu'en bas. Si l'on pouvait monter là-haut ; voilà, en outre, une barrière, juste pour y dissimuler mon vélo. Lançons-nous ; on ne voit personne. Qu'est-ce à dire ! Juste au-dessous de nos arbres, des chars à pont avec des chaises dessus. Pour sûr, ces places-là doivent être des réservées ; on sera chouetté bien, là, au-dessus. Je lâche mon compagnon indécis, j'enfouis ma bécane au mieux. De quelques efforts du biceps et des jarrets, j'atteins bien vite le faite. Je m'aperçois que l'arbre voisin niche déjà deux oiseaux de mon genre. Je reconnaîs même un copain !

— Ah ! vous avez aussi eu l'idée ?

— Oui, parbleu... Pas de bruit, qu'on ne nous voie pas !

Je me tapis au mieux là-haut. Mais, voilà que deux gaillards nous ont aperçus et veulent faire comme nous. Les gros pâtes qu'ils sont, surtout l'un, restent à mi-chemin en haut le tronc.

— Hardi, fait l'autre, *boudze* donc, on nous verrà ! Il sue, il essaie de remuer sa graisse, pas moyen de pousser plus haut. Par sa faute, on s'aperçoit du manège : voici des caporaux, un capitaine !

— Tonnerre ! qu'est-ce que vous fichez par

PAUL. — Il s'impose au public et ne voit pas qu'il le fatigue et l'énerve.

OSCAR. — De même acabit est celui qu'un rôle secondaire relègue à l'arrière-plan, et qui pour s'en consoler, sans aucun souci de la pièce et de la vraisemblance, accapare l'attention du public, parsemés de polichinelles, par ses grimaceries et provoque des éclats de rire au moment le plus pathétique.

PAUL. — L'étonnement de ses partenaires, déconcertés, fait sa joie.

OSCAR. — Il y a également le timide que la seule perspective de la représentation a empêché de dormir, de manger même, depuis huit jours. Pâle et tremblant chaque fois qu'il doit entrer en scène, pour se donner du courage, il boit, il boit des rasades à rouluer un Polonais. Et cela souvent sans effet.

PAUL. — Sans effet immédiat. Mais après la représentation, délivré de son souci, le pauvre timide devient d'une témérité inquiétante.

OSCAR. — Il est encore bien d'autres types d'amateurs, mais je ne puis les faire défilé tous devant moi, en ce moment. Nous avons vu les principaux, les plus frappants.

PAUL. — Sais-tu que ce n'est guère une réclame pour les amateurs, ton prologue !

OSCAR. — Ce n'est pas tout. Je termine mon premier tableau par une scène à effet : La première répétition, avec toutes ses gaucheries, toutes ses drôleries.

là-haut ! Voulez-vous descendre ? On va vous en flanquer des premières places.

Le gros se laisse choir et décampe.

LE CAPITAINE. — Eh ! là, caporal, voyez s'il y en a d'autres et faites tout descendre.

LE CAPORAL. — Eh ! là-haut, descendez, sacré-bleu ! ou je vous f... du clou de la belle façon.

— Ne descends pas, dis-je à Martin, tu es fou, reste où tu es, qu'ils viennent nous chercher.

LE CAPORAL. — Descendez-vous, encore une fois !

En voilà un qui se hâte de dégringoler.

— Imbéciles que vous êtes, leur criai-je, fallait rester.

A une nouvelle bordée d'injures, voilà Martin qui prend peur aussi.

— Je ne veux pas me faire coller, moi !

— Alors, vas-y, sacré nigaud ; moi, je reste.

LE CAPITAINE. — Sont-ils tous descendus ?

Le caporal renifle, le nez en l'air. Il me vient des envies de lui boucher les *trous du nez* avec des glands. Tapi là-haut, les genoux ramassés sous le menton, je me dissimule au mieux, avec mes habits gris et ma casquette verte.

— Es *iche* no ein ! (C'est un *tudsch* qui m'a aperçu.)

— Descendras-tu, toi, là-haut, quand on te le dit ?

— Ma foi non ; j'y suis, j'y reste !

— Je te ferai voir, sacré gaillard, avec ma bayonnette, encore.

— Va la dire ailleurs ; viens-y voir avec ta bayonnette, on a encore des *hydrantes* !

LE CAPORAL. — Capitaine, il ne veut pas descendre.

On voyait la plaine s'animier, des groupes s'avancer, des chevaux galoper ; des autos se dirigeaient juste de nos côtés. Le moment devenait critique pour moi.

LE CAPITAINE. — Eh bien, laissez-le là, cette mauvaise tête !

LE CAPORAL. — Attends que je te rattrape à la descente, je t'en vais ficher.

— Fiche-moi toujours le camp, en attendant, murmurai-je à part moi.

Force lui est de me lâcher pour vaquer à son service. Alors, cette fois, je me tranquillise et m'occupe d'être bien.

Je fais « rase-branches » tout autour de moi ; il s'agit de bien voir. Non de non, quel coup d'œil ! Toute la plaine devant moi ! Et que vois-je au-dessous ? Un remue-ménage : des personnages s'installent, des autos, qui continuent d'amener un flot d'autres personnages décorés, des

PAUL. — C'est un moyen ingénieux de prouver au public, qu'en dépit des apparences, il y a bien une certaine préparation et qu'il y a quand même différence entre la première répétition et la représentation. Voyons maintenant le deuxième tableau.

OSCAR. — Deuxième tableau ; côté : *Public*. Ici, ça ira plus vite.

Changement à vue. Nous voici dans le magasin de vente des billets.

PAUL. — Prenons place. Sur le petit banc qui est à droite en entrant nous serons très bien pour voir le défilé.

OSCAR. — Avant qu'il commence, vite, examinons les lieux.

De tous côtés, aux rayons de la bibliothèque, sont accrochés des plans du théâtre. La saison bat son plein. Pas un jour de libre. Représentations de la troupe ordinaire, troupes de passage, concerts, conférences, séances de prestidigitation, de spiritualisme, d'hypnotisme, de projections, cinématographe, sociétés chorales et instrumentales, sociétés de gymnastique, sociétés d'étudiants, sociétés littéraires et artistiques de tout genre. Le public est pris d'assaut ; il ne sait où donner de la tête...

PAUL. — Et se plaint cependant tous les jours qu'à Lausanne on manque de distractions.

OSCAR. — Je ne dis rien de la plupart des « types » qu'on voit défilé dans le magasin de vente des billets, paradis de l'observateur. C'est un véritable kaléidoscope, où s'entrecroisent, se heurtent toutes

officiers étrangers, s'arrêtent juste près de mon arbre. Pas possible ! Serais-je tombé précisément sur le groupe de l'état-major ? Cela ne manque pas ! Une place de cent francs, au moins, que j'ai là. Pour l'heure, je suis l'oiseau de la chance !

Tout à coup, j'aperçois un magnifique ladau à quatre chevaux bruns qui s'avance. Un personnage de marque, me dis-je. Ce n'est rien moins que M. Forrer, notre ministre de la guerre, en costume de cérémonie, seul dans sa voiture. Pour une veine, c'en est une ! Puis, je vois arriver le colonel, petit vieux, tout imposant avec son écharpe blanche. Ces deux notoriétés se saluent et le colonel se place à la gauche du ministre. Puis, ce sont tous les officiers étrangers.

Et bientôt tous ayant gagné leurs places, restent immobiles devant le défilé qui commence. C'est un spectacle magnifique, impressionnant. Vive notre armée !

Enfin, de mon perchoir, j'assisai, immobile et ravi, à toute cette scène inoubliable. De loin, je faisais des signes à mes compagnons expulsés. Ils me répondraient en me montrant le poing, car ils ne devaient pas voir grand' chose, où ils étaient.

Puis, au milieu du brouhaha final, je dégringole prestement de mon arbre ; je tombe sur le dos d'un cheval qui rue de frayeur ; je saute plus loin. Je retrouve ma bécane intacte, j'avais vu le défilé !

P.-S. Je te demande un peu ce que je leur ai donné, là-haut, à tous ces types qui voulaient me faire descendre ! Ils en auront été pour leurs jurons, quand ils ont trouvé l'oiseau envolé.

Ton copain,
La Casquette verte.

Comme à la tour de Babel. — Une dame avait engagé une bonne italienne.

Devant faire avec ses filles un long séjour à Bex, madame envoie à la bonne, restée à Lausanne, le télégramme suivant :

« Envoyez piano par grande vitesse. »

Et la bonne de répondre aussitôt :

« Madame demande l'impossible. Et il faudrait savoir aussi ce que madame désire qu'on lui envoie. »

Aux manœuvres. — Un officier demandait à un soldat qui ne payait pas de mine :

— Pouvez-vous me dire combien il faudrait de mètres de drap pour vêtir un âne ?

— Non, mon yeutenant, mais vous le saurez en vous adressant à votre tailleur.

les mesquineries, tous les ridicules, le sot orgueil, les ambitions chimériques, les jalouses, les rivalités de notre pauvre humanité.

PAUL. — Les figures changent à chaque instant et c'est toujours la même chose.

OSCAR. — De ces personnes, tous plus curieux à étudier les uns que les autres, nous ne prendrons que ceux qui intéressent spécialement les soirées d'amateurs.

A tout seigneur, tout honneur, d'abord le journaliste. Esclave du devoir professionnel, il se rend avec résignation à ces interminables soirées d'amateurs qu'il faut subir d'un bout à l'autre et dont, quoiqu'il en soit, il ne devra dire que du bien. C'est la consigne !

PAUL. — Consigne pénible par dessus tout pour un journaliste : ne dire que du bien.

OSCAR. — Saluons ! Voici la maîtresse de pensionnat, à qui la société a adressé une petite lettre, accompagnée d'un ou plusieurs billets gratuits, suivant l'usage.

Madame ou mademoiselle vient aux informations. (*Imitant une voix de femme*) « Pardon, monsieur, j'ai reçu de la société ... une lettre m'annonçant sa soirée et me demandant de vouloir bien y conduire les élèves de mon institution. Ces jeunes amateurs sont-ils bien comme il faut ? Appartiennent-ils à la bonne société ? La pièce qu'ils ont choisie est-elle convenable ? En dehors du Molière je suis toujours inquiète. Vous savez, monsieur,

Oh ! ces Suisses ! — Dans un de nos théâtres de la Suisse romande on jouait « Tartufe ». L'artiste chargé du rôle de Tartufe était d'une médiocrité qui n'avait d'égal que son aplomb. On le siffle.

Rentré dans la coulisse, il fait un geste d'indignation, en s'écriant :

« Il faut venir en Suisse pour voir cela. C'est la première fois que j'entends siffler Molière. »

La vie à trois. — « Monsieur, j'adore votre fille aînée ; voulez-vous m'accorder sa main ? » demande un candidat au mariage.

— La droite ou la gauche ?

— Dame ! moi, ça m'est égal.

— C'est que j'ai déjà accordé la gauche.

Une veine. — Nous aurons, ce soir et demain, occasion d'admirer et d'applaudir Sarah Bernhardt, l'inimitable, l'immortelle Sarah. Ce soir, elle nous donnera Adrienne Lecouvreur, son drame, pas celui d'Hugo, et demain, dimanche, La Dame aux Camélias. Salles comblées, bravos enthousiastes, public emballé.

*

Ça mord. — Il fallait s'y attendre, après quatre mois de disette. Dès le premier jour de réouverture du Kursaal, le public en foule a repris le chemin de Bel-Air. Le soir venu, quand on a posé la plume, l'aiguille ou le marteau, on ne sait pas se diriger d'un autre côté. Il faut bien dire que des programmes copieux et où, chaque soir, brille une attraction nouvelle, attirent et enchantent. Cette semaine, il y a un spectacle de tout premier ordre.

L'image de la santé

et de la fraîcheur juvénile se trouve sur le visage de chaque enfant qui est nourri d'une façon normale et rationnelle. C'est contraire à la nature et à la raison de donner aux enfants du café, car celui-ci rend malade l'organisme délicat et en paralyse le développement. La boisson la meilleure et la plus bienfaissante pour les enfants de tout âge aussi bien que pour les adultes est, selon l'avis des médecins, le café de malt de Kathreiner. Il ne contient rien de nuisible, il a un goût agréable et il est nourrissant.



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.

combien il faut être prudente, avec ces demoiselles.

PAUL (du même ton). — ... Leurs parents les ont confiées à mes soins. De nos jours, il faut être toujours en éveil, toujours en sentinelle pour sauvegarder leur innocence, menacée de toutes parts.

Les chères petites, hélas,

Elles ne s'en doutent pas, dans leur candeur naïve !

OSCAR. — Le défilé continue. Voici le monsieur, membre du comité d'une association philanthropique quelconque. S'il est là, c'est que, lui aussi, a reçu une petite lettre, entre les lignes de laquelle il lui a semblé lire ces mots : « Monsieur, vous n'avez sans doute point oublié qu'il y a deux ans, notre société a eu le plaisir — plaisir très rare — de remettre à la société philanthropique dont vous faites partie, le bénéfice de la soirée du... Nous osions donc espérer, monsieur... »

PAUL. — « ... Que vous voudrez bien prendre des billets pour la soirée que nous nous proposons de donner le... courant. »

Rien de plus naturel et de plus juste. C'est un rendu. C'est la carte ou plutôt le... billet forcé,

OSCAR. — Monsieur vient donc acheter deux ou trois billets...

PAUL. — Et le soir de la représentation, il donne sa procuration à sa cuisinière, à sa femme de chambre, à son cocher... On ne perd pas toujours au change.

(La fin samedi.)